

Trois Holmes dans un bateau

Martin Winckler

Number 60, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79225ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Winckler, M. (2015). Review of [Trois Holmes dans un bateau]. *L'Inconvénient*, (60), 55–58.

TROIS HOLMES DANS UN BATEAU

Martin Winckler

Sur les ondes où naviguent les séries télévisées, les héros les plus populaires sont pour la plupart inspirés d'une poignée d'archétypes vieux comme l'univers de la narration.

Le premier est le surhomme, qui remonte à Gilgamesh, Samson et Héraklès, et qui s'incarne dans les multiples superhéros que l'on trouve présentement sur les chaînes américaines. Le second est le justicier/sauveur – pensez à Zorro, ou à Tarzan, qui met ses ressources et son influence au service du bien. Ses avatars se manifestent également sous des formes plus réalistes : les médecins, policiers et pompiers de la téléfiction en sont les héritiers.

Un troisième archétype (qui s'hybride volontiers avec les deux autres) s'incarne dans l'homme ou la femme de savoir, de pensée, voués à élucider des énigmes ou des problèmes en apparence insolubles. Ces héros-là sont en quête d'un Graal métaphorique. Ils sont tout à la fois investigateurs, chercheurs et praticiens des sciences. Ils font, depuis le début de ce siècle, florès dans les *forensic dramas* tels que *CSI*, *NCIS*, *Bones* et bien d'autres.

L'origine des héros investigateurs remonte à une figure marquante de la mythologie grecque qui est aussi le premier détective de fiction. Lorsqu'une épidémie frappe sa ville, il

s'interroge : quel crime a provoqué cette punition infligée par les dieux ? En recherchant la vérité, il découvre qu'il est à la fois le coupable et l'une des victimes. C'est Œdipe, l'enfant trouvé devenu roi de Thèbes.

Plus près de nous, à l'aube de l'ère scientifique et de la révolution darwinienne, naît « le grand détective ». Quand le lecteur le rencontre, en 1887, c'est à l'hôpital St-Barth's à Londres, où il met au point un test qui permet d'identifier à coup sûr les traces de sang. Celui qui nous le présente, et qui nous racontera ses (en)quêtes, est médecin. Tous deux – car ils n'existent pas l'un sans l'autre – deviendront les personnages les plus célèbres sur terre. Ils se nomment Sherlock Holmes et John Watson.

Avec quatre romans et cinquante-six nouvelles publiés entre 1887 (*Une étude en rouge*) et 1927 (*L'Aventure de Shoscombe Old Place*), Arthur Conan Doyle établit non seulement un archétype – Holmes est le premier détective de l'ère moderne, et le plus grand –, mais aussi un duo que la littérature, le cinéma, la bande dessinée et la télévision ont repris et décliné à l'infini. Cent trente ans après leur première apparition, Holmes et Watson font encore, chaque année, l'objet de recueils de nouvelles – parodiques, policières, de science-fiction ! – écrites

par des auteurs de tous les horizons, le plus souvent anglophones, mais pas seulement : l'écrivain français René Réouven en a écrit de nombreuses¹, et l'auteur de cet article en a deux à son actif.

Les raisons pour lesquelles Holmes et Watson sont aussi populaires (y compris en Asie, comme en témoignent rien qu'au Japon plusieurs adaptations en manga et en *anime*) sont multiples, mais sans aucun doute liées à l'émergence de la pensée scientifique à l'époque victorienne, au rejet du surnaturel au profit d'explications rationnelles et d'une vision positiviste du savoir comme source de progrès.

Même en s'en tenant au seul objet de cette rubrique, la télévision, on peut affirmer que la place de Holmes est immense. En Angleterre, les adaptations sérielles du personnage sont au nombre de quatre. Après deux tentatives en 1951 et en 1965, la meilleure adaptation « stricte » est le *Sherlock Holmes* interprété par Jeremy Brett (9 saisons, 41 épisodes de 50 à 120 minutes) entre 1984 et 1994. Elle est aujourd'hui largement détrônée, sinon en durée, du moins en popularité mondiale par *Sherlock*, la version contemporaine qu'en ont tirée les scénaristes Steven Moffat et Mark Gatiss pour la BBC. Aux États-Unis, il n'y avait eu qu'une seule adaptation télévisée, produite

en 1965. Une seconde version nord-américaine, intitulée *Elementary*, qui se situe elle aussi dans le monde contemporain, a fait ses débuts sur CBS en 2012. La troisième saison est en cours. L'une et l'autre méritent l'attention des amateurs de Conan Doyle, de mystères bien troussés et de bonne télévision. Mais cette renaissance de Holmes au petit écran a été précédée (et très probablement facilitée) par une troisième série, extrêmement populaire elle aussi, dont je parlerai en fin d'article.



HOLMES RÉAPPROPRIÉ : SHERLOCK

La série *Sherlock* aurait-elle pu être produite ailleurs qu'en Grande-Bretagne ? Probablement pas. Car ce joyau bénéficie de talents et de conditions de production caractéristiques de la télévision britannique, à commencer par ses auteurs. Scénariste chevronné, Steven Moffat avait déjà à son actif *Coupling*, une comédie de mœurs très populaire (2000-2004) et *Jekyll* (2007), adaptation glaçante du classique de Stevenson ; il a également coécrit le scénario du premier volet des *Tintin* de Steven Spielberg et contribué depuis 2005 à la renaissance – et à la mondialisation – de *Doctor Who*, série britannique qui est l'œuvre de science-fiction la plus ancienne de l'histoire de la télévision (je me promets de vous en reparler un de ces prochains jours). Comédien et auteur comique, ancien

membre de la *League of Gentlemen* (un quatuor émule des *Monty Python*), Mark Gatiss a contribué lui aussi fortement à la galaxie *Doctor Who* en écrivant plusieurs épisodes de la série depuis 2005, ainsi que plusieurs romans « dérivés ». C'est en travaillant ensemble que les deux hommes ont l'idée de se réapproprier les héros de leur enfance, à qui ils vouent un amour absolu. Curieusement, leur version cinématographique préférée est la suite de films des années 40, avec Basil Rathbone dans le rôle-titre. Très souvent considérée comme médiocre, elle présente cependant une particularité très intéressante : elle n'est pas située au 19^e siècle, mais à l'époque de sa production (1939-1946). L'idée de génie de Moffat et Gatiss, c'est de produire une série que les spectateurs regarderont tout comme les contemporains de Doyle lisaient ses nouvelles, autrement dit : de transposer Holmes et Watson, leur imagerie et leurs histoires pour parler du monde d'aujourd'hui.

À ces prémisses s'ajoutent plusieurs caractéristiques qui confèrent à *Sherlock* une place à part au petit écran. D'abord, au lieu de demander une première saison de six épisodes de 55 minutes (c'est le format habituel pour les chaînes britanniques), la BBC commande trois téléfilms de 90 minutes, permettant ainsi des narrations plus amples, à la mesure des personnages. Par ailleurs, Moffat et Gatiss restent très fidèles à l'esprit du « canon » holmesien. Ainsi, lors de leur première rencontre dans *Une étude en rouge*, Holmes « diagnostique » la situation de Watson, qu'il vient de rencontrer, en examinant sa montre ; dans *A Study in Pink* (premier épisode de la série), il procède à ce diagnostic en examinant son téléphone cellulaire, produisant le même effet d'émerveillement, tant sur Watson que sur le spectateur. Sous la plume de Conan Doyle, Holmes et Watson écrivent : le premier, des articles scientifiques ; le second, une chronique de leurs « aventures ». Dans la série, Sherlock consacre un site Internet à sa « science de la déduction », et Watson, un blog à leurs enquêtes. Mrs. Hudson, propriétaire de leur appartement, fait l'objet à l'écran d'un développement

bienvenu. Mycroft, frère aîné de Sherlock, occupe dans la série une place plus importante que dans l'œuvre originelle, mais cela dans la plus parfaite logique de développements narratifs. Quand on réalise qu'il est incarné avec classe et humour par Mark Gatiss, les doubles sens du dialogue et la mise en abyme ainsi produite n'en sont que plus délectables.

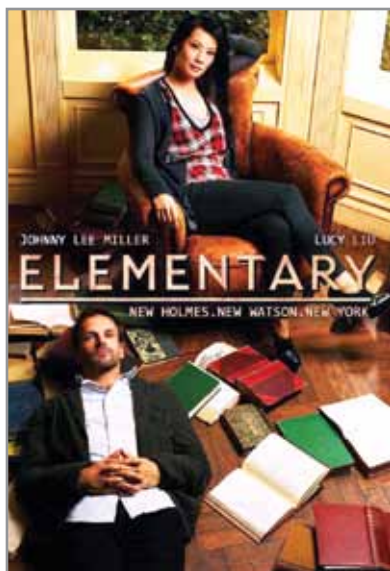
Ensuite, si Moffat et Gatiss choisissent soigneusement quels épisodes adapter, ils ancrent leurs récits dans les éléments les plus connus de la « mythologie » holmesienne : Moriarty l'ennemi mortel, la « mort » du héros et sa résurrection, le mariage de Watson, l'idylle brève et surprenante entre Holmes et la sulfureuse Irene Adler sont ainsi repris et développés avec humour et intelligence. Dans l'un des épisodes les plus accomplis, *The Hounds of Baskerville*, ils transforment habilement le roman d'effroi victorien en une aventure gothique moderne parfaitement plausible. Bref, tous les « morceaux de bravoure » connus des lecteurs sont revisités avec brio.

Dernière grande particularité de *Sherlock*, et non la moindre : son traitement visuel éblouissant. Si Holmes communiquait au moyen de coursiers et de billets, Sherlock texte à qui mieux mieux. Ses réflexions et déductions, qui auparavant faisaient l'objet de longs monologues, donnent lieu dans la série à des montages visuels virtuoses. Peu de productions télévisées d'aujourd'hui, en effet, font aussi bon usage de la *steadycam*, du travail sur la couleur, de la superposition du texte et de l'image, de la présence des acteurs, de la topographie de Londres et de certains de ses sites les plus connus.

L'édition en DVD permet à cet égard de faire une expérience éclairante. Regardez le premier épisode (*A Study in Pink*), puis prenez le second DVD du coffret et visionnez le « pilote », l'épisode-prototype tourné initialement. La qualité de ce pilote est indéniable (on comprend que la BBC ait commandé une série en le voyant), mais les différences sont notables : la mise en scène et la photographie sont encore plus éblouissantes dans le téléfilm ultérieur. Et deux éléments cruciaux du

scénario changeant : le personnage de Watson, traité initialement de manière assez sombre dans le pilote, redevient dans le téléfilm le Watson de Conan Doyle, tandis que deux personnages absents du pilote apparaissent dans le téléfilm et « annoncent » les épisodes futurs.

Bref, *Sherlock* est une grande série ; pour les holmesiens de toujours (j'en fais partie), c'est un pur bonheur de voir les héros de leur enfance vivre aujourd'hui sous les traits de Benedict Cumberbatch (Holmes) et de Martin Freeman (Watson). C'est aussi un pur bonheur de voir deux amoureux de la littérature populaire rajeunir les personnages et les histoires de Conan Doyle pour le bénéfice de tous les amoureux de l'art narratif. À tel point que la vente des œuvres de Conan Doyle a connu, du moins en Angleterre, une recrudescence spectaculaire.



HOLMES RÉINVENTÉ : *ELEMENTARY*

Comparativement au joyau qu'est *Sherlock*, la modeste *Elementary* pourrait faire figure de parent pauvre. Ce serait une erreur d'appréciation, comme le fut, après la guerre, la tentation de dénigrer les romans de Raymond Chandler et de Dashiell Hammett. Diffusée sur CBS depuis l'automne 2012, *Elementary* propose, elle aussi, une transposition des personnages de Conan Doyle et de

certaines de leurs enquêtes dans le monde d'aujourd'hui.

Le format est classique : 45 minutes utiles (une heure avec la publicité) et 24 épisodes par an. Mais les libertés prises ici sont grandes : Holmes est anglais, mais vit à New York ; Watson est médecin (plus précisément, spécialiste en chirurgie), mais se prénomme Joan. S'ils se rencontrent et deviennent colocataires, c'est parce que Holmes sort d'une longue cure de désintoxication et que Watson accepte de lui servir de soutien psychologique. Elle ne se contentera pas de suivre les enquêtes de l'excentrique consultant de la police new-yorkaise : elle développera ses propres capacités de déduction. Ici encore, la série fourmille d'allusions à l'œuvre originelle : les titres des épisodes reprennent ceux des récits du « canon » ; Holmes est le consultant du capitaine Gregson du NYPD, homonyme de l'inspecteur Gregson des romans et nouvelles ; comme son homologue littéraire, il fait appel à des informateurs évoquant les *irregulars* – enfants des rues qui lui servent de messagers et d'espions ; il a son Moriarty, son Irene Adler, son Mycroft, et élève des abeilles sur le toit de son immeuble.

Bref, les repères familiers sont tous là, mais, tandis que *Sherlock* est une transposition contemporaine directe et spectaculaire de l'œuvre de Conan Doyle dans le milieu qui l'a vu naître, *Elementary* est une entreprise de transplantation des personnages et des histoires dans un terreau différent. C'est, à bien des égards, une fiction plus neuve, plus originale, plus personnelle que *Sherlock*, même si elle n'en a pas le prestige ni la flamboyance. Alors que Gatiss et Moffat ont rajeuni les héros de leur enfance, le scénariste américain Robert Doherty, créateur d'*Elementary*, a comme d'innombrables auteurs de romans policiers américains réinventé le grand détective.

Le rythme d'*Elementary* est beaucoup plus posé que ne l'est celui de la série de Moffat et Gatiss ; le Holmes incarné par Jonny Lee Miller (dont l'accent britannique tranche avec le parler ambiant et renforce l'inquiétante étrangeté du personnage) est plus âgé, plus fermé, plus taciturne que celui de

Cumberbatch ; Lucy Liu, qu'on n'avait pas vue aussi subtile et mystérieuse depuis longtemps, campe une Joan Watson à tous égards décalée, qui non seulement tient tête au personnage principal, mais s'affranchit de lui au fil des saisons. Quant à Moriarty, son identité, des plus inattendues, fait l'objet de rebondissements appropriés au cadre, au ton et à la personnalité de la série.

Les intrigues, situées et tournées à New York, sont des puzzles, des crimes impossibles, des situations en apparence incompréhensibles, que les scénaristes soumettent à la sagacité de Holmes et Watson ; leurs (en)quêtes, racontées de manière plus lente, peu spectaculaires, assez cérébrales, puisent moins dans l'œuvre de Conan Doyle (qui reste pourtant bien présente à l'esprit de l'amateur attentif) que dans des situations contemporaines : escroqueries informatiques, crimes en col blanc, savants et inventions disparues, et même un épisode étonnant autour d'un logiciel d'intelligence artificielle qui donne à Holmes (et au spectateur) bien du fil à retordre par les questions morales qu'il soulève. Jonny Lee Miller incarne un Holmes surprenant, moins séduisant que celui de Benedict Cumberbatch ; mais, ce faisant, il rend le personnage plus plausible, plus humain, plus « réaliste » dans un contexte contemporain. Le Holmes d'*Elementary* est plus difficile que celui de *Sherlock*. Plus vulnérable, aussi : son addiction et sa convalescence sont constamment mentionnées ainsi que son incapacité à communiquer sur le plan émotionnel. Il n'en est pas moins attachant – il est même souvent très drôle, mais, tandis que le héros de *Sherlock* nous fait souvent rire aux dépens de ceux qui l'entourent, ce Holmes-ci se moque constamment de lui-même.

Il serait donc inapproprié de comparer *Elementary* à *Sherlock* : leurs conditions de production ne sont pas comparables. Mais même si la série américaine ne possède pas la virtuosité visuelle de la britannique, pour le public amateur d'énigmes et de Holmes, elle n'en est pas moins très plaisante à regarder, et on aurait tort de la sous-estimer.



HOLMES RÉINCARNÉ : DR HOUSE

Dr House a duré huit saisons (2004-2012), et sa popularité en a fait, pendant plusieurs années, la série la plus regardée au monde.

Pour les lecteurs qui ne la connaîtraient que de nom (ils ratent vraiment quelque chose), je résume rapidement l'argument : un médecin très atypique, spécialiste de médecine interne et de maladies rares, mène chaque semaine avec ses assistants une véritable enquête diagnostique autour d'un patient ou d'une patiente souffrant d'un mal mystérieux. Gregory House est réputé pour son comportement politiquement très incorrect, son absence de délicatesse psychologique, ses transgressions et son anticonformisme. Lesquels ne pèsent pas lourd face à ses extraordinaires capacités de déduction. House serait donc un sale type génial ? Comme je me suis efforcé de le montrer ailleurs², c'est un peu plus compliqué que ça.

Mais, indépendamment de ses qualités, *Dr House* a l'insigne honneur d'avoir précédé de cinq ans le Sherlock Holmes cinématographique incarné par Robert Downey Jr., et plus encore les deux séries décrites plus haut. C'est elle qui, la première, a remis à l'honneur le héros de Conan Doyle au petit écran au 21^e siècle.

Quand on a vu cette série dans son intégralité, il est difficile de ne pas voir dans les Holmes de Downey,

Cumberbatch et Miller des échos du personnage incarné pendant huit ans par le comédien, humoriste, chanteur et écrivain Hugh Laurie.

David Shore, créateur, producteur exécutif et principal scénariste de *Dr House*, ne s'en est jamais caché : il s'est ouvertement inspiré du héros de Conan Doyle. Il le fait vivre au 221B d'une rue qui n'est pas nommée ; il en a fait un toxicomane misanthrope, musicien, qui marche avec une canne dont il se sert volontiers (car, comme Œdipe, il boite !) ; il lui a donné un seul et unique ami, Wilson, cancérologue au grand cœur qui émeut volontiers celui de ses patientes et à qui il restera fidèle jusqu'au dernier épisode ; et son seul intérêt, dans la vie, consiste à résoudre des énigmes médicales, des puzzles diagnostiques sur lesquels tous les autres médecins se sont cassé les dents. À bien des égards, House est plus proche du personnage de Conan Doyle que ne le sont ses incarnations ultérieures : d'abord par son attitude, qui ne laisse aucune place aux conventions sociales, ensuite par son rationalisme absolu (il ne croit ni à Dieu ni à diable), enfin par son métier. Car lorsque Conan Doyle invente Sherlock Holmes, c'est en s'inspirant du médecin et chirurgien Joseph Bell (1837-1911), qui fut l'un de ses maîtres à la faculté de médecine d'Édimbourg. Et pendant toute sa durée, *Dr House* est construite comme une série de « cas » – aussi chargés de questions éthiques que de mystère diagnostique – au cours desquels Wilson tient non seulement le rôle de confident, mais aussi celui de repère moral. House, c'est Holmes le chercheur de vérité, mais réincarné cette fois-ci dans son identité pré-littéraire : il n'enquête pas sur un crime accompli, mais sur la cause d'une mort imminente. L'adversaire qu'il combat, c'est le syndrome non identifié, la maladie qui ne dit pas son nom. Ce n'est pas seulement un diagnosticien et un logicien, c'est aussi un enseignant. La vérité qu'il poursuit est de celles qui permettent non pas de punir mais d'éclairer. Qu'elle soit rassurante ou terrible, seule cette vérité permet au médecin de soigner et au patient de prendre sa vie en main.

Ces trois séries ne sont pas les premières à être consacrées aux héros de Conan Doyle, et ne seront probablement pas les dernières. Elles témoignent de la richesse de l'œuvre et, de même que de nouvelles mises en scène de Brecht, de Rostand, de Shakespeare ou de Tremblay illustrent la constante vitalité du théâtre, elles démontrent que la télévision et ses scénaristes sont capables de raconter des histoires neuves et passionnantes en s'inspirant de personnages incroyables. ■

1. *Histoires secrètes de Sherlock Holmes*, Éditions du Seuil, coll. Folio Policier n° 576, 2010.
2. *Dr House, l'esprit du shaman*, Boréal, 2013.

SHERLOCK

Trois saisons (9 épisodes) sur DVD/Blu-Ray (BBC Home Entertainment). Un « *Christmas Special* » est en préparation pour la fin de 2015, et une quatrième saison de trois épisodes pour 2016.

ELEMENTARY

Deux saisons (48 épisodes) en DVD (Paramount) ; la troisième saison est en cours de diffusion sur CBS.

DR HOUSE/HOUSE, MD

Huit saisons (176 épisodes) en DVD (Universal).